

Paul de MARICOURT

Brasero

Théâtre

publié par

Revue d'art et de littérature, musique

Collection **Hors série**

N° 15 – juin 2006

<http://www.artistasalfaix.com/revue/>

© 2006 Paul de Maricourt

Brasero, pièce en trois actes.

Le contexte :

Brasero, capitale de la Haute Serra, un petit Etat du tiers-monde. L'action se déroule un soir d'insurrection, dans le palais présidentiel. Le président Nelson Williamson, abandonné de tous sauf de son coiffeur, sait devoir abdiquer dans les heures qui viennent. Son demi-frère Adam, qui conduit la rébellion, revendique le pouvoir.

Les personnages :

- Nelson Williamson, président
- Adam Williamson, chef de la rébellion
- José Carida, coiffeur du président
- Fantôme de John Williamson, père d'Adam et de Nelson
- Fantôme de Marina Williamson, ex-épouse de John et mère de Nelson
- Fantôme de Clara Ziegler, sœur de Marina, maîtresse de John et mère d'Adam
- Trois guérilleros

Acte I, scène 1

Brasero, un confortable cabinet de toilette dans le palais présidentiel : lavabo, miroirs, fauteuil en cuir, bassine en métal. Penché sur le lavabo, le président Nelson Williamson se passe de l'eau sur le visage. Il répète ce geste à plusieurs reprises. La voix de sa défunte mère, Marina Williamson, s'élève sans qu'il ne l'entende.

MARINA (voix et fantôme), NELSON, JOHN (voix)

MARINA (voix)

- Mais tu es déjà propre, Nelson !... Ta douche du matin, tes ablutions après chaque repas, ton bain du soir, ta manucure et ton coiffeur, tous les deux jours... Trop propre pour ce pays.

Aucune réaction de Nelson.

MARINA (voix)

- Pauvre pays ! Un bout de péninsule, une croûte rognée par l'océan... Tu t'y cramponnes, mon fils ! Tu ne veux pas lâcher la Haute Serra.

Nelson se lave la tête. Le fantôme de Marina s'avance dans la pièce, parlant à voix haute, sans que son fils ne semble la voir ni l'entendre.

MARINA (fantôme)

- C'est la Haute Serra qui te lâche ! Le palais se vide. Dans une heure au plus, tous auront déserté. A part ce coiffeur aux yeux gris...
Tu sais, je ne l'aime pas, celui-là. Le temps passant, il se voûte, on dirait un singe. Mon pauvre Nelson ! Tu es seul au monde et un singe te coiffe.

JOHN (voix)

- Laisse-le.

MARINA (fantôme), *faisant mine de chasser une mouche et s'adressant toujours à Nelson.*

- Mais pourquoi pas ? Tu te souviens de Boussamba ? Son état figure toujours deux crans en dessous du nôtre, sur l'échelle de la misère... Eh bien en 63, Désiré Boussamba a désigné pour Premier ministre un singe bonobo. Un bonobo !...

Nelson débouche un flacon de parfum.

MARINA (fantôme)

- Derrière les oreilles, Nelson... voilà... combien de temps vas-tu te cramponner au pouvoir ? Tu ne sais pas comment tombe un président ?

JOHN (voix)

- Laisse notre enfant, maintenant.

MARINA (fantôme), *glaciale.*

- De quoi te mêles-tu ?

JOHN (voix)

- Viens ! Tu n'es plus de ce monde.

MARINA (fantôme), *colère irrepréssible.*

- Plus de ce monde ? Ah !

Elle jette à terre la bassine en métal. Fracas épouvantable. Nelson n'a pas bougé d'un pouce.

MARINA (fantôme), *désignant Nelson.*

- Plus de ce monde ? Mais c'est lui, le fantôme !

Marina s'éclipse brusquement. Le coiffeur José Carida entre sans la voir, une serviette de toilette en main.

Acte I, scène 2

Cabinet de toilette. José Carida s'avance.

NELSON, JOSÉ

JOSÉ, *remarquant la bassine.*

- Un fameux coup de gong !...

NELSON

- Tu es resté, coiffeur ? J'étais résigné à me passer de toi, comme des autres.

JOSÉ, *ouvrant une trousse en cuir.*

- Quelques soient les circonstances, il faut bien rafraîchir votre coupe. Je ferai vite, Monsieur le président. Adam est venu, il vous attend.

NELSON

- Il m'attend ?

JOSÉ, *sortant peigne et ciseaux.*

- A la petite bibliothèque. Voulez-vous bien vous asseoir ?

NELSON, *s'asseyant.*

- Enfin ! Mais qui reçoit qui ? Où sommes-nous ? Chez moi, jusqu'à preuve du contraire ! Jusqu'à nouvelle heure, je suis le chef d'Etat !

José lui frictionne la tête avec la serviette, sans un mot.

NELSON

- Qui lui a ouvert ?

JOSÉ, *lui redressant le menton.*

- Personne. Il n'y a presque plus personne. Les portes du palais sont fermées, même vos gardes du corps ont fui. Je suis l'un des derniers à vous servir. La rumeur s'amplifie dehors, mais de ce cabinet on n'entend rien. Je ne sais pas s'il faut s'en réjouir.

NELSON

- Qui lui a ouvert ?

JOSÉ, *disposant la serviette sur ses épaules.*

- Vous savez, Adam connaît bien les lieux et il a appris tôt à se faufiler entre deux faisceaux de mirador... En tout cas, il n'est pas pressé. Il a chaussé ses lunettes, il consulte des archives...

NELSON

- Il rédige mon arrêt de mort.

JOSÉ *avec de brefs coups de ciseaux.*

- Vous pouvez encore fuir par les airs.

NELSON

- Il rédige mon arrêt de mort, sous mon propre toit.

JOSÉ

- Je ne crois pas. Je l'ai connu avant vous...

NELSON

- Arrête ! Il avait à peine treize ans !

JOSÉ

- Votre frère...

NELSON

- Demi-frère.

JOSÉ

- Adam a été enlevé par les milices à l'âge de treize ans, vous avez raison. Mais tout de même : fils du président John Williamson et de sa belle-sœur Clara Ziegler, votre père et votre tante... c'est plus qu'un demi-frère.

NELSON

- Trois-quarts, si tu y tiens. Tu l'as connu enfant, ce bâtard, tu ne sais rien de lui aujourd'hui.

JOSÉ, *jouant de son peigne.*

- Je sais qu'il a fédéré l'opposition. Je sais qu'avec le concours d'un chef d'Etat influent, il a monté une armée et conquis le sud, puis le sud-est, les deux tiers de la péninsule, Brasero enfin... Je sais qu'il vous attend.

NELSON

- Et toi, tu attendais cette heure.

JOSÉ

- Je l'espérais, en tout cas. Une telle confrontation, le soir de vos trente six ans... Ne bougez pas, Monsieur... Cette mèche...

NELSON, *agacé.*

- Laisse-là !... On se souviendra du président Nelson, égorgé à son trente sixième anniversaire par un demi-frère rival. Carida ! Tu as si souvent passé ton coupe-choux sur ma nuque, peut-être Adam te confiera-t-il mon exécution ?

JOSÉ, *sortant son rasoir.*

- Me prenez-vous pour un traître ?

NELSON

- Qui sait.

JOSÉ, *s'appliquant sur la nuque du président.*

- Je rase, je ne tranche pas.

NELSON

- Il faut trancher, ce soir. Il faut choisir son camp.

JOSÉ

- Oh non ! Je suis trop vieux, je n'intéresse personne, je n'attends plus aucune forme de reconnaissance. Je reste ici, car je suis fidèle.

NELSON

- Fidèle à qui ?

JOSÉ

- A votre père et à ses idéaux. Et puis, c'est peut-être de l'orgueil, mais il me plaira d'être le dernier dans ces murs, à part vous bien sûr, et...

NELSON

- Vous n'attendez rien, vous n'intéressez personne ? Peut-être avez-vous simplement peur de cette foule massée aux grilles ? Cette foule qui ne cherchera pas la nuance, quand elle vous verra sortir.

JOSÉ, *tirant un petit miroir de sa trousse.*

- Non. La rue est calme.

NELSON

- Après deux mois de guerre civile ! Les pires saccages, les pires sévices... Mon Premier ministre lynché !...

JOSÉ

- Beaucoup de violence de part et d'autre, mais à présent, la rébellion est sûre de sa victoire. Ce bon vieux Geoffrey lapidé, oui... les autres membres du gouvernement ont pu s'enfuir. Le personnel de ce palais est sorti librement. Vos gendarmes ont rendu leurs fusils, sans un coup de feu.

NELSON

- Les lâches ! Je ne peux plus compter sur personne. Un rien et la foule envahira ce bâtiment.

JOSÉ

- Adam ensorcelle la foule ; il la retient ou la lance à son gré. Mais je n'ai pas peur, je suis fidèle à votre père. Donc à ses deux fils que j'ai connus au berceau, l'un comme l'autre, l'un après l'autre.

NELSON

- Et quand il faudra choisir ?

JOSÉ, *rangeant son matériel.*

- Je m'effacerai. Je sortirai, je traverserai la foule des insurgés, avec une humilité de vieillard.

NELSON

- Ma mère vivante, les plus audacieux criaient « du pain, du pain ! », avant de se retrouver aux fers. Aujourd'hui, ils crient tous « vérité ! » Qu'est-ce que ça veut dire, vérité ? Ils vont la tremper dans leur soupe, la vérité ?

Silence de José.

NELSON

- Le temps d'enfiler une chemise propre... Je ne le ferai pas attendre.

JOSÉ

- Qui ? Le peuple ou Adam ?

Acte II, scène 1

Petite bibliothèque, dans le palais présidentiel. Rayonnages de livres, canapé, fauteuils. Sur le bureau, une chemise épaisse, frappée d'un tampon rouge. Assis à proximité, plongé dans un grand cahier relié de cuir, Adam Williamson lit. Un poste de radio diffuse de la musique. La rumeur de la foule va s'amplifier peu à peu. Nelson entre.

NELSON, ADAM

NELSON, *à distance.*

- A votre habitude, vous êtes entré par une porte dérobée. Un trou de rat. La manière est assez discourtoise ! Je vous aurais ouvert...

ADAM, *avec un temps de retard, retirant ses lunettes.*

- A mon habitude ? Je ne suis jamais venu que deux fois. D'ailleurs, je me demande pourquoi votre mère n'a pas fait construire un nouveau palais, plus loin.

NELSON

- Ca fait depuis 1927 que les dirigeants de la Haute Serra se succèdent dans ces murs, vous le savez comme moi.

ADAM

- Le poids des usages.

LA RADIO

- 16 heures, voici notre page d'information. Actualité internationale, tout d'abord, la coupe du monde. Dans quelques instants, vous pourrez suivre en direct la rencontre Tchécoslovaquie...

Le son se coupe soudainement.

ADAM

- Inutile de toucher au poste, c'est une panne de secteur.

NELSON

- Une panne ? L'œuvre de vos complices, oui ! Dites-moi, maintenant : avec quels appuis rentrez-vous à votre guise dans le bâtiment le mieux défendu de Brasero ?

ADAM

- Je vivais ici, figurez-vous ! Avant votre naissance, avant un certain putsch... Notre père m'a têt initié. Le palais présidentiel, il me l'a fait visiter jusque dans ses parties intimes. John Williamson est mort, je suis la mémoire de ces lieux.

NELSON

- John Williamson a abdiqué son autorité de chef d'Etat comme de chef de famille et vous, vous avez rendu ma mère à demi-folle. Une vie à faire sonder des sous-sols au détecteur de cavité, abattre et dresser des cloisons, doubler des blindages !...

ADAM, *désignant le cahier.*

- Se pourrait-il que mes visites surprises l'aient marquée ? Elle ne l'évoque pas dans son journal...

NELSON

- Qui vous a autorisé à toucher ce journal ?

ADAM

- Elle-même, d'une certaine façon. Un document fait pour être lu. Fait pour laisser en ces lieux, même après sa mort, comment dire... un parfum de dignité.

NELSON

- Vous n'aviez pas à le lire.

ADAM

- Allons, mon frère...

NELSON

- Appelez-moi autrement !

ADAM

- Une ère s'achève, Nelson. Le régime instauré par votre mère n'est plus. Cette dictature que vous avez prolongée ; lâcheté, aveuglement... Vous devez maintenant en rendre compte.

NELSON

- Des menaces ?

ADAM

- Nelson, le peuple ne crie pas « vengeance », il crie « vérité ». Les secrets du régime déchu seront divulgués. Malheureusement, il n'y a rien dans ce journal ! Du strict, du factuel. Ni confiance, ni émotion ; une œuvre à l'image de Marina.

Adam tend le bras, pose le journal de bord sur le coin du bureau.

ADAM

- C'était sa chambre, ici. Vous avez tenté de transformer la pièce en bibliothèque, mais rien n'y fait : ça ne sent pas la dignité, non !

Rumeur de la foule, au dehors. Adam se lève, promène son index sur un mur, le passe sous son nez.

ADAM

- Ça pue la peur et à tout jamais. Votre mère a vécu confite dans la peur. Vous savez, cette odeur là, même le grand air des livres ne la chasse pas.

NELSON

- Vous êtes venu chercher querelle aux morts, Adam ?

ADAM

- Je suis venu vous proposer une autre lecture : les correspondances de notre père.

NELSON

- Je n'ai jamais connu *notre* père, comme vous dites.

ADAM

- Il aurait donné cher pour vous bercer enfant, croyez-moi ! Un homme de cœur. Ses lettres à Clara m'ont bouleversé.

NELSON

- Ses lettres à Clara ? Mais de quoi me parlez-vous ? Vous passez de l'insurrection à...

ADAM

- A l'amour.

NELSON

- Qui vous aurait remis ces lettres ?

ADAM

- L'homme qui les a sauvées du feu de Marina. Vous savez, à votre naissance il y a tout juste trente six ans...

Adam défait la montre qu'il porte à son poignet, la tend à Nelson.

ADAM

- Tenez, pour votre anniversaire. Elle appartenait à papa. Le bracelet est en crotale...

NELSON

- Gardez-là.

ADAM, glissant la montre dans une poche.

- Bref, après l'exil du président John Williamson, Brasero fut expurgée. Il ne resta bientôt plus qu'un fidèle dans ce palais. Un fidèle flageolant, mais debout...

A cet instant parvient du dehors le sifflement d'une turbine. Silence prolongé des deux frères.

ADAM

- Je crains que votre pilote d'hélicoptère n'ait pris la fuite à son tour. De toute évidence, vous ne rejoindrez pas votre épouse et vos enfants à l'aéroport ! Mais sans doute sont-ils déjà loin ? Des vacances prolongées en Suisse ?

NELSON

- Ca ne vous regarde pas.

ADAM

- Vous êtes plus blindé qu'un coffre fort ! Revenons plutôt aux lettres de notre père. Sa correspondance avec ma mère, Clara ; leurs mots d'amour... En plein putsch, le dernier fidèle a su les préserver. Il a ensuite reçu d'autres lettres, qui parlent de vous, de moi, à l'heure où nous étions séparés. Tenez, de mémoire :

« Parfois, la poésie m'encombre, l'image se suffit à elle-même. Au palais présidentiel, par la fenêtre, je regardais mon fils de huit ans escalader le plus proche manguier. *L'enfant – sur l'arbre fruitier – cueille un ballon.* Que dire de plus ? »

NELSON

- Oui ?

ADAM

- Nelson, se pourrait-il que vous soyez monté au même manguier ? Se pourrait-il qu'à treize ans d'intervalle et sans jamais nous côtoyer, nous ayons partagé les mêmes découvertes ? Les mêmes jeux, les mêmes secrets ?

NELSON

- Les enfants du monde entier montent aux arbres.

La foule scande au dehors : « Adam, Adam, Adam Williamson !... ».

ADAM

- Le peuple me rappelle à l'ordre. C'est aussi pour cela que nous sommes réunis : savoir qui rentre ou sort par le portail. Ou par la porte dérobée.

NELSON

- Finissons-en, Adam ! Vous êtes venu prendre le pouvoir, prendre votre revanche de grand frère déshérité. Qu'attendez-vous pour lancer le signal ? Vos chiens des rues vous appellent ! Achevez-là, votre révolution ! Achevez-moi.

ADAM

- Alors, nous aurions tout perdu. Laissé passer la dernière chance.

NELSON

- La dernière chance de quoi ?

ADAM

- Nous rencontrer.

NELSON

- Allons donc ! Vous n'êtes pas venu m'évincer ?

ADAM

- Je suis venu suspendre l'action. Donner son temps à la parole.

NELSON

- Le pouvoir ne vous intéresse pas ?

ADAM

- Le pouvoir tel que vous l'avez exercé, non. J'ai perdu mon orgueil, Nelson ! Comme nous tous et comme vous, je marche vers la mort. Notre père dit aussi, dans une autre lettre :

« Je quémanderai le tout petit peu plus de temps. La seconde, la fraction de seconde. Le rien, le minime, le non quantifiable ; encore, encore ! Je mendierai jusqu'au dernier souffle. Je resterai la bouche ouverte après, tellement j'ai peur, oui, tellement la mort me fait peur. Encore ! Encore ! Comme pour un roi sauvage, vous planterez ma tête sur une sagaie, afin qu'elle tourne, retourne au gré des vents et j'aurai à jamais la bouche ouverte. »

NELSON

- Vous êtes un hypocrite.

ADAM

- Je le serais, si je vous cachais que votre sort est entre mes mains.

NELSON

- A nouveau des menaces !

ADAM

- Non, toujours pas ! Je vous invite juste à considérer la situation : tout à l'heure, vous sortirez par le portail et moi, je resterai seul. Autant profiter du temps qu'il nous reste.

NELSON

- Je vous trouve bien rapide. Un retournement est toujours possible.

ADAM

- Allons, Nelson, vos alliés ont changé de camp, l'armée a capitulé, il ne reste rien de votre garde prétorienne !

NELSON

- Les nations occidentales...

ADAM

- ... Elles ont les yeux rivés sur leurs téléviseurs ! Quel goal, quel penalty ?... Il fallait accueillir la coupe du monde ! L'Occident est incapable de situer la Haute Serra sur une carte du continent.

Ne perdons plus de temps, Nelson ! Qui vous repêcherait ? L'Union Jack, la bannière étoilée ? Tant que leurs capitaux ne sont pas menacés...

NELSON

- Du temps ? Du temps pour quoi faire ?

ADAM

- Parler d'amour.

NELSON

- Ne me prenez pas pour un idiot !

ADAM, *pesant sur le mot.*

- Amour.

NELSON, *mal à l'aise.*

- J'ai honte...

ADAM

- Digne fils de Marina ! Vous avez tranché des mains sans détourner le regard, mais le mot *amour* vous fait rougir. J'insiste, Nelson ! Notre père nous aimait.

NELSON

- Vous n'avez rien à m'apprendre sur notre père ! Vous aviez treize ans, quand il a perdu le pouvoir. Votre vision d'enfant de treize ans ne m'intéresse pas.

ADAM

- Vous souhaitez un regard d'adulte ? Son dernier fidèle était là, flageolant mais debout. José Carida ; l'ami, le confident, celui qui rase et jamais ne tranche... Appelez le coiffeur.

Acte II, scène 2

Le coiffeur rentre dans la petite bibliothèque, sans que personne ne l'ait appelé.

NELSON, JOSÉ, ADAM, puis fantôme de JOHN.

JOSÉ, *s'adressant aux deux frères.*

- A votre service.

NELSON

- Tu écoutes aux portes ?

JOSÉ

- Depuis mon plus jeune âge, oui. Lorsqu'elles ne sont pas capitonnées. J'ai tenté de me corriger, mais...

ADAM

- Vous en savez donc long sur la famille. Parlez-nous de notre père, s'il vous plaît.

JOSÉ, *enthousiaste.*

- John Williamson, c'était un vrai homme d'honneur. Il a négocié la décolonisation avec beaucoup d'intelligence et sans verser de sang. Chaleureux, éclairé, sensible aux lettres...

NELSON

- ... et couard.

ADAM, *après un silence.*

- Il a parfois manqué de courage ; lui-même l'a reconnu.

JOSÉ, *s'adressant à Nelson.*

- Par bien des aspects, vous tenez de lui. Vous êtes droit, tout comme lui et plus réceptif que vous ne le montrez. A vous aussi, le courage peut faire défaut, mais pas dans les mêmes circonstances : John redoutait ses propres faiblesses, vous, votre pire crainte est de perdre la face.

NELSON

- Aurais-tu osé ce portrait de moi, il y a quelques heures ?

Adam s'avance à un mètre de son frère.

ADAM, *interrogeant le coiffeur.*

- Il n'y a pas même une photo de lui, dans cette pièce ! Est-ce que nous lui ressemblons, physiquement ?

JOSÉ

- Vous, Adam, trait pour trait. Nelson, pour votre part, vous héritez de son menton, de ses lobes... mais vous tenez surtout de votre mère.

Adam et Nelson se dévisagent un temps.

NELSON

- Un couard. Il a fui ses responsabilités, abandonné la nation.

JOSÉ, *en colère*.

- Et si ce soir vous ne renoncez pas à répéter les mensonges de Marina, quand le ferez-vous ? John Williamson n'aimait pas le pouvoir, c'est certain, mais vous non plus et vous n'êtes guère plus avancé de l'avoir exercé sans goût !

NELSON, *un ton plus bas*.

- Sans goût, sans talent. Mais j'ai tenu mon rang.

JOSÉ

- Lui l'exerçait sans goût, mais avec talent. Et il se préoccupait plus de ses devoirs que de son rang.

NELSON

- Assez !

JOSÉ, *toujours à Nelson*.

- Pardonnez-moi : m'emporter ainsi, ce n'est plus de mon âge. Mais pour revenir au physique, votre père avait le cheveu sec et une bosse à l'occiput, vous de même.

ADAM

- Moi, j'ai sa barbe.

JOSÉ

- Sa barbe plutôt drue, des parcelles de son âme, aussi. Mais John n'usait pas de violence et je ne crois pas qu'il n'ait jamais exercé une forme d'ascendant sur la foule ; c'était un homme discret.

ADAM, *fixant encore Nelson*.

- Moi non plus, à treize ans, je n'aimais pas le sang. Vous savez par quelle école je suis passé ? Elle m'a forgé dans le feu, comme une lame ! Ma tante, Marina... Votre mère, Nelson.

NELSON

- Vous n'avez aucune preuve.

ADAM

- Des preuves de quoi ?

NELSON

- De ce que vous avancez.

ADAM

- Qu'entendez-vous par là, Nelson ?...

NELSON

- N'essayez pas de me piéger !

ADAM

- Asseyez-vous.

Nelson ne dit rien, mais il finit par obtempérer.

ADAM, *se tournant vers le coiffeur.*

- José, complétez, au besoin.

JOSÉ

- Oh, j'en ai vécu moins que vous.

ADAM, *à Nelson.*

- Ecoutez-moi, mon frère. La rue crie « vérité » ! Vous me croyez en position de force, mais le calme ne durera pas, si nous leur refusons...

JOSÉ, *dressant vivement la main.*

- S'il vous plait !

Le geste de José reste en suspend, tandis que le fantôme de John Williamson fait son apparition dans la pièce et vient se placer debout, derrière Nelson. Seul le coiffeur semble percevoir une invisible présence.

JOSÉ, *troublé, baissant la main.*

- Pardon, j'ai cru un instant... Quand les souvenirs refluent, on les perçoit de tout son corps. Parlez, Adam, je ne vous interromprai plus.

ADAM

- Nelson, entendez enfin mon témoignage. J'avais treize ans, j'étais encore fils unique pour quelques jours. Ici, l'air devenait irrespirable. Papa dormait parfois à la Congrégation, où depuis peu les frères m'éduquaient.

NELSON

- Ils vous éduquaient hors du palais, car vous étiez, selon l'expression en vigueur, un fruit du péché ! John Williamson a couché avec sa belle-sœur.

ADAM

- Il l'a fait ! Il l'a fait et l'a tardivement avoué à son épouse. Marina ne lui a jamais pardonné.

NELSON

- Le pardon ne se force pas.

JOSÉ, *s'interposant.*

- Tout juste. De même qu'on ne peut rien face à l'amour, face à l'appel des corps. Clara et John s'aimaient ! Ils ont glissé sur leur pente. Dieu quelle histoire ! Ils ont brûlé, ils ont pris les plus grands risques, comme des amants des Mille et une Nuits ! Hélas, le temps est toujours compté, pour les amants éternels...

JOHN (fantôme)

- Mille et une nuits... Trois ans...

NELSON

- Ils s'aimaient, dis-tu ? Pourtant, ce n'est pas Clara, que mon père a épousé ! C'est Marina, ma mère !

JOHN (fantôme)

- Sauras-tu jamais pourquoi, Nelson ?...

JOSÉ

- Le président John Williamson a épousé Marina Ziegler et aimé sa sœur, Clara. Pendant trois ans, il a pu taire cette liaison. Puis, quand le ventre de Clara s'est arrondi, les langues se sont déliées. Clara est morte pendant l'accouchement, John a avoué sa faute à Marina et celle-ci a longtemps accepté la présence de l'enfant adultérin dans ce palais.

NELSON

- Mais oui, ma mère était conciliante ! Elle respectait son conjoint, elle l'appréciait, même ! Sans quoi, comment aurais-je pu naître ?

JOSÉ

- Une chose est sûre : Marina voulait un enfant légitime et en dépit de son apparente stérilité, elle s'est acharnée. Douze ans après la naissance d'Adam, elle était enfin enceinte. Dès lors, tout a basculé.

José recule de trois pas, laissant les frères en tête à tête. John se place aux côtés d'Adam.

ADAM

- Marina m'a chassé du palais. Des miliciens sont venus à la Congrégation, un jour où notre père présidait ici son Conseil des ministres. Ils ont passé les frères par les armes. Ils m'ont ligoté, bandé les yeux. Ils m'ont embarqué de force dans un camion. Une nuit cahoté par la piste ! Une nuit à rouler comme un tapis, sur le plancher du véhicule. Et puis ce camp d'entraînement militaire, à l'étranger... *Small soldier*. Enfant sodat... Qu'en dites-vous, Nelson ?

NELSON

- Je ne vois aucun rapport entre cette histoire et ma mère.

ADAM

- Notre père s'est réfugié à Gostina ; un protectorat occidental, à l'époque. Est-il nécessaire de vous raconter la suite ? Brasero sous occupation militaire, votre mère nommée présidente à vie par l'occupant...

JOSÉ

- C'est ainsi que les choses se sont passées, Nelson.

NELSON, *se tournant vers le coiffeur.*

- Tiens ! Tu ne m'appelles plus Monsieur le président ?

JOSÉ

- Monsieur le président... Vous ignorez combien nous étions proches, John Williamson et moi-même...

NELSON, *l'interrompant.*

- Proches à ce point ? Dieu, que vas-tu nous révéler !

JOHN (fantôme)

- Mais qu'es-tu prêts à entendre, Nelson ?

JOSÉ, *gardant son calme.*

- Votre père a pu me relater sa querelle avec son épouse, la prise de pouvoir, l'enlèvement d'Adam, l'odieux chantage... Si votre père refusait l'exil, Marina faisait exécuter votre frère.

NELSON

- Demi-frère.

ADAM, *regardant Nelson.*

- Couardise, vous l'avez dit. Il n'aurait jamais du céder au chantage. Il devait se battre pour son peuple, chasser de la Haute Serra les troupes ennemies !

JOHN (fantôme)

- Si tard ?...

JOSÉ, *s'adressant à Nelson.*

- Votre père m'a écrit de nombreuses lettres, je serais heureux de vous les montrer.

NELSON

- Elles ne sont pas de lui ! Ma mère n'aurait jamais laissé des lettres subversives échapper à la censure.

JOSÉ

- Pour son grand malheur, votre mère croyait tout contrôler. Elle a régné, certes, mais malheureuse. Pas de mort violente, juste une sournoise petite agonie qui l'a grignotée pendant des années, comme l'arbre malade se dessèche peu à peu, jusqu'à la dernière brindille. Elle a tenu ! Mais que restait-il d'elle ?

NELSON

- Le suicide de mon père t'a semblé plus glorieux ?

ADAM, *en colère.*

- Un suicide ! Etes-vous à ce point aveugle, Nelson ? On l'a retrouvé mort ici, à Brasero, où il n'avait plus mis les pieds depuis son exil ! Les ambassades ont protesté, la presse étrangère s'est émue ; même la *Pravda* a dénoncé l'assassinat du président Williamson !

NELSON

- Tissus de mensonge.

ADAM

- Vous avez raison, mieux vaut s'en tenir à l'objectivité proverbiale du *Brasero Post* !

JOSÉ, *s'interposant.*

- Il s'est suicidé.

Silence prolongé.

JOHN

- Bon courage, José...

John Williamson quitte la pièce.

JOSÉ

- Votre père s'est suicidé. C'est moi qui vous le dit, Adam.

ADAM

- Je ne peux pas le croire.

JOSÉ

- J'ai reçu sa dernière lettre, très explicite, peu avant l'annonce de sa mort. Aucun doute, c'était bien ses mots. Pardonnez-moi, Adam, j'aurais voulu vous en parler un autre jour. Une fin peu glorieuse, sans doute... Surtout, une fin tragique.

JOSÉ, se tournant vers Nelson.

- En tout cas, John a connu un tout autre malheur que celui de Marina : être inexorablement homme de paix, quand aucune paix n'est possible.

JOSÉ, plus insistant, pesant sur les mots.

- L'âne qui n'a pas soif, on ne le force pas à boire.

NELSON, ignorant l'affront.

- Revenons aux lettres, veux-tu ?

JOSÉ

- Elles sont bien de la plume de John Williamson, vous pourrez comparer avec ses autres écrits.

NELSON

- Une écriture s'imité.

JOSÉ

- Une vérité se falsifie ! Votre mère l'a fait.

NELSON

- Tu n'en as aucune preuve.

JOSÉ

- Je renonce à vous convaincre. Si vous ne l'êtes déjà...

ADAM

- Oublions Marina. Nelson, vous avez entendu mon récit. Me croyez-vous ?

NELSON

- Je vous ai déjà répondu : je ne vois aucun rapport entre cette histoire et ma mère.

ADAM

- Après mon évasion du camp d'entraînement, je suis revenu une nuit au palais présidentiel, par un trou de rat, comme vous dites ; plus précisément, par les égouts. Ces drogues, ces privations, ce conditionnement, cette violence... mes instructeurs

avaient fait de moi une arme folle. J'ai tué à deux reprises. J'ai même failli égorger un enfant. Vous vous rendez compte ? Un enfant de deux ans...

NELSON

- Vous êtes ignoble.

ADAM

- Vous le seriez aussi, si vous aviez bu le sang humain et la poudre de fusil mélangés ! Que faisais-tu, à treize ans, mon frère ? Que faisais-tu tes soirs de solitude, dans ce palais ? Moi, au même âge, dans ma cellule, je nourrissais les margouillats.

NELSON

- Ce sont des désirs de vengeance, que vous nourrissiez !

ADAM

- Peut-être ! Mais je n'avais aucun projet précis, j'étais mû par l'instinct, rien de plus. Après mon évasion, je ne cherchais personne d'autre que mon père. Cette affreuse nuit, je suis entré dans le palais présidentiel, comme une ombre. Je me suis faufilé jusqu'à la chambre de Marina, hélas absente... De dépit, j'allais saigner son enfant, ici même ! Dans cette chambre, dans son berceau. Vous, Nelson ! Vous dormiez ici, dans ce coin de la pièce ! Je sortais des égouts, ruisselant, j'allais vous égorger comme un cochon de lait.

NELSON, *après un silence.*

- Qu'est-ce qui vous en a retenu ?

Des rafales de kalachnikov, au dehors.

ADAM, *un temps distrait, pointant le coiffeur.*

- José.

NELSON, *interdit.*

- Que dites-vous !?

JOSÉ, *circonspect.*

- Oh...

ADAM

- José m'a dit comment retrouver mon père. J'ai traversé Brasero de nuit, dans les vapeurs blanches, au guidon d'une moto volée. Direction la gare ! Au petit matin, j'ai voyagé juché sur un wagon, des caisses de morues séchées sous les fesses et, grâce au vent, je n'en sentais plus la puanteur. Voilà. Je quittais la Haute Serra en t'abandonnant à ton sort.

NELSON, *s'adressant à Adam.*

- Vous !

ADAM

- Pardon ?

NELSON, *pesant sur les mots.*

- En *vous* abandonnant à *votre* sort. Qui vous autorise à me tutoyer ?

ADAM, *s'emportant.*

- J'aurais tout fait pour te sauver, Nelson ! Pour toi, maintenant, ce sera la mort et le feu des enfers !

Silence prolongé.

ADAM, *contenant sa colère.*

- Mais s'il nous reste une dernière chance, il faut la saisir. Nelson, pour vous, suis-je un menteur ?

NELSON

- Quelle importance ?

ADAM

- Qui sait ! Si vous me faites confiance, nous pourrons peut-être vraiment parler d'amour.

NELSON

- Vous êtes ridicule.

ADAM

- Je vous l'ai dit, je n'ai plus d'orgueil ! Mais si vous me croyez, nous pourrons nous donner l'accolade, comme deux frères... J'aimerais vous demander pardon...

NELSON

- Remettez-vous ! Vous ne m'avez pas égorgé.

ADAM

- Non. Mais je suis revenu terroriser votre mère, une autre fois, quelques années plus tard. Vous savez ce qui m'a le plus frappé, cette nuit là ? Le jardin, sous la pleine lune... Comment auriez-vous pu grimper à mon manguier, Nelson ? Votre mère a fait abattre tous les arbres dont les branches étaient, à son goût, trop proches du palais.

NELSON

- Quel crime !

ADAM

- Elle en a commis de pires, c'est certain... Je ne suis jamais revenu, mais j'ai suivi à distance son déclin et votre accession au pouvoir.

NELSON

- Qui vous a informé ? Quels sont vos indicateurs ?

ADAM

- J'en ai plus d'un, mon frère ! Des prostituées, notamment, puisque vous raffolez des filles de joie.

NELSON

- Taisez-vous !

ADAM

- Allons, Nelson, nous sommes entre hommes...

De nouveaux tirs, à l'extérieur.

JOSÉ

- Etes-vous vraiment sûr de la patience des partisans, Adam ? Ces rafales m'inquiètent...

ADAM

- Je n'en ai plus pour longtemps.

NELSON, *amer*

- N'est-ce pas moi qui devrais prononcer ces mots ?

NELSON, *se tournant vers le coiffeur.*

- Tu peux disposer.

Acte II, scène 3

Les deux frères se retrouvent en tête à tête dans la petite bibliothèque.

NELSON et ADAM

NELSON

- Vous n'étiez pas obligé de m'insulter devant Carida.

ADAM

- Votre penchant pour les putains ? C'est donc le sujet qui fache ?

NELSON, *un temps silencieux.*

- Adam, vous devriez renoncer à votre tignasse de guerillero.

ADAM

- Le coiffeur s'en chargera dès que possible.

NELSON

- Ce vieux singe... Chef du protocole ! Voilà le poste que je lui ai proposé à mon accession au pouvoir ; il l'a refusé.

ADAM

- José Carida est fin politique, à sa façon. Il a traversé tous les régimes, sans jamais se renier.

NELSON

- Vous êtes bien naïf.

ADAM

- Croyez-vous ? Marina sondait les caves, je sonde les âmes. La vôtre aussi, Nelson ! Je vous découvre peu à peu ; nous ne sommes plus si loin du but. Vous ne soupçonnez pas le pouvoir de la parole ! Votre mère...

NELSON, *l'interrompant.*

- De quel but serions nous prêts ?

ADAM

- D'une passation de pouvoir consentie.

NELSON

- Une passation de... Ah ! Ces murs n'auront jamais rien entendu de plus fou !

ADAM

- Ces murs en ont entendu bien d'autres ! Ils réveillent en moi trop de mauvais souvenirs. Je vais présider, c'est un fait, mais ailleurs. N'en déplaise aux générations précédentes.

NELSON

- Une passation de pouvoir consentie ? Quelle ironie ! J'ai cru un temps que vous alliez me proposer un juste partage. Premier ministre, gouverneur de Brasero... que sais-je ? Abel et Caïn réconciliés ! N'était-ce pas votre objectif ?

ADAM

- Vous n'êtes pas Caïn, je ne suis pas Abel. Vous n'avez jamais tenté de me priver du pouvoir ; Marina complotait, vous n'étiez pas même né. C'est sur une autorité morale que j'assoie ma présidence, pas sur un droit d'aînesse. Cela dit, ne comptez pas sur moi pour vous octroyer un titre honorifique ; on ne se réconcilie pas sur le dos du peuple.

NELSON

- Epargnez-moi vos leçons de morale !

ADAM

- Vous n'y êtes pas, Nelson. Je n'ai pas le droit de partager le pouvoir. L'ère de Marina est révolue.

NELSON

- L'ère de Marina ? Mais elle a pris fin il y a trois ans, à mon accession à la présidence, l'ère de Marina ! L'opposition légalisée, les parts des Ziegler dans le capital des mines de fer rétrocédées à l'Etat ; j'étais l'homme des réformes audacieuses !

ADAM

- Quelques risettes à l'oncle Sam, oui... C'est fini, Nelson ! Je suis mandaté par le peuple pour changer de Constitution.

NELSON

- Je vois ! L'instant est parfait pour placer votre couplet sur la démocratie ! Vous êtes un noble révolutionnaire désintéressé et bien sûr, vous vous retirerez une fois le nouvel ordre établi.

ADAM

- Au contraire, je suis profondément intéressé par la destinée de la Haute Serra, comme par ma propre destinée. Je sais qui je suis, je sais pourquoi on m'a choisi. Je suis seul à pouvoir incarner en même temps rupture et légitimité.

NELSON

- Vous vous heurterez aux réalités du pouvoir ! Compromissions, affaires sordides... Comptez-vous provoquer des élections présidentielles ? Dans trois mois, vous y renoncerez !

ADAM

- Pouvez-vous m'en dire plus sur ces fameuses compromissions ?

Silence de Nelson

ADAM

- Elles ont causé votre perte, mon petit frère ! Et moi, je ne suis pas né de la dernière pluie. Mon gouvernement est formé. Ce soir, ici même, je présiderai mon premier Conseil et les premières dissensions se feront entendre ; je les attends.

NELSON

- Avant cela, *mon grand frère*, je suppose que vous m'aurez ménagé une sortie honorable ?

ADAM

- Je n'en ai pas le droit.

NELSON

- Ce n'est pas une question de droit, Adam ! C'est une question d'intelligence politique.

ADAM

- Vous sortirez face à la foule.

NELSON

- Je vous demande de m'épargner l'humiliation, la mort peut-être, et vous, vous me forcez à quitter le pouvoir sous les huées et les crachats ? Ruiné et sans avenir, le soir de mes trente six ans ? Pourquoi ne pas l'avoir dit dès la première heure ?

ADAM

- Nous avons plus important à aborder.

NELSON

- Vous êtes abject !

ADAM

- Hué, ruiné et couvert de salive, on n'en a pas moins un avenir. J'ai survécu à pire.

NELSON

- Adam ! Vous commettez une grave erreur. Au nom de notre père...

ADAM, *l'interrompant.*

- Notre père, vous ne l'avez jamais honoré ! Il est trop tard pour l'évoquer.

NELSON, *frémissant de colère.*

- Sombre connard ! Penses-tu vraiment que je vais accepter ces conditions ?

ADAM

- Je le crois, oui.

NELSON

- Eh bien tu as raison ! Prends ma place.

Nelson quitte la pièce.

Acte III, scène 1

Adam fatigué, dans ses pensées. Le coiffeur entre, discret.

JOSÉ et ADAM

JOSÉ

- Hum...

ADAM, *se retournant.*

- Vous l'avez entendu ? Je ne sais pas à quoi m'en tenir ! Est-il ironique, amer ? Excédé ?...

JOSÉ

- Quelle importance, puisqu'à vos yeux il doit abdiquer ! Vous-même, que ressentez-vous ?

ADAM

- Beaucoup de lassitude. A quand remonte ma dernière nuit ? Je donnerais cher pour m'allonger.

JOSÉ

- Avant cela, vous devriez rattraper votre frère.

ADAM

- Non. Qu'il traverse la foule, maintenant.

JOSÉ

- Si vous leur livrez Nelson, les partisans le lyncheront.

ADAM

- C'est un risque à prendre.

JOSÉ

- Adam, vous savez quel sort ils ont réservé à l'ex-Premier ministre ? Au mieux, ils molesteront votre frère à coups de crosses !

ADAM

- J'ai donné des ordres et ces ordres, mes hommes les respectent. Nelson quittera le palais sans violence.

JOSÉ

- Vraiment ? Pourquoi ne pas le lui avoir dit ?

ADAM

- Petite revanche, sans doute.

JOSÉ

- Digne de vous ?

ADAM

- A présent, mon frère n'aura plus de mauvaise surprise : une Jeep l'attend, aux grilles du palais. Une Jeep et quatre gardes du corps. J'ai prévu pour lui un toit convenable, loin de l'agitation ; il sera assigné à résidence avant que la justice ne décide de son avenir. Nelson ne dormira pas une nuit dehors ! J'ai trop souvent couché dans la poussière.

JOSÉ

- Etes-vous satisfait de cette entrevue ?

ADAM

- Bien peu. Mais que pouvais-je espérer ? Ces esquives continuelles... Tout de même, par instants, j'ai cru deviner une lueur d'émotion dans son regard.

JOSÉ

- Il avait, je crois, un cil dans l'œil.

ADAM

- Laissez-moi mes illusions ! Je l'ai épargné, il y a longtemps. Il n'était qu'un enfant, mais une part de lui doit s'en souvenir.

JOSÉ

- S'il a meilleure mémoire que moi, oui !... Donc, selon vous, j'aurais retenu votre main, quand vous menaciez le petit Nelson ? Et que faisais-je, ce soir là, dans les appartements de la présidente ?

ADAM

- Il faut parfois oser le mensonge.

JOSÉ

- Méfiez-vous ! Que crie le peuple ?

ADAM

- Je me méfie et j'ai trop aimé mon père pour trahir ses idéaux. Je suis devenu homme de paix sur le tard, José. Homme de paix, malgré tout.

ADAM, *plus sombre.*

- Dites-moi... il y a forcément un doute, concernant le suicide de mon père...

JOSÉ

- John voulait mourir.

ADAM

- Ses ennemis ont pu le devancer...

JOSÉ, *ferme.*

- Non.

ADAM

- ... l'aider ?

JOSÉ, *ferme.*

- Non.

ADAM

- Comment en être sûr ?

Silence partagé.

ADAM, *tirant la montre de sa poche.*

- Il est l'heure convenue. Je vais ouvrir les portes, saluer la foule et réunir mon gouvernement.

JOSÉ

- Monsieur... Puis-je vous proposer mes services ?

ADAM

- En tant que coiffeur ? Je dois m'y résigner !

JOSÉ

- Coiffeur, oui. J'ai parfois rêvé d'un autre titre...

ADAM

- Ce titre vous aurait coûté la vie depuis longtemps. Rentrez chez vous, José ! Allez rassurer vos proches. Demain matin, vous me taillerez la crinière.

JOSÉ, *insistant.*

- Vous devriez rattraper votre frère.

ADAM, *agacé.*

- Laissez-moi seul, José.

JOSÉ

- A vos ordres. Permettez-moi simplement de jeter un coup d'œil par la fenêtre...

JOSÉ, *regardant au dehors.*

- Je vois la foule et rien d'autre. Aucun président déchu ne s'avance.

ADAM

- Il est sans doute déjà parti. Pourvu qu'il plonge la main dans la sacoche, sur la banquette arrière ! Il y trouvera une de ces lettres, que vous m'aviez remises. Une lettre de notre père, qui parle du cadet, de l'enfant qu'il n'a pas pu chérir.

JOSÉ

- C'est idiot, mais la nuit passée, j'ai rêvé de cet instant. Votre frère était nu, totalement nu.

ADAM

- Nelson n'est jamais nu ! Drapé dans sa dignité, jusqu'au dernier souffle.

JOSÉ, *regardant à nouveau dehors.*

- Mais la foule reste silencieuse et j'aperçois la Jeep ... Adam, en réalité, êtes-vous satisfait de cette confrontation ?

ADAM, *soudain glacial.*

- Ca suffit ! Que manigancez-vous ?

JOSÉ

- Vous auriez dû le rappeler.

JOSÉ, *sortant de sa poche un trousseau.*

- Il n'a pas la clef. Absurde, me direz-vous ! Mais pourtant vrai : Nelson n'a pas la clef de sa propre demeure. Comment aurait-il pu marcher jusqu'à la Jeep, drapé dans sa dignité ? L'imaginez-vous escalader la grille ou tenter de la forcer ?

Que faire ? Il n'a plus qu'une volonté : garder la face, sauver ce qui peut l'être, cacher le reste. Voudra-t-il appeler à l'aide ? Le téléphone est coupé ! L'hélico n'est plus sur sa plate-forme. Pourrait-il sortir de l'enceinte et emprunter un véhicule ? Il ne sait pas conduire. Vous allez et venez par les égouts, les conduites d'aération ? Il en est incapable. La nuit approche, l'électricité est en panne et Nelson ne peut pas brancher le générateur.

Que faire, alors ? Errer entre ces murs, bouillonnant d'impuissance, de désespoir ?

ADAM

- José, vous me surprenez.

JOSÉ

- Mais qu'espérez-vous, Adam ? Pensiez-vous vraiment pouvoir d'une main caresser votre frère et de l'autre lui retirer son jouet ?

ADAM

- J'aurais tant voulu... Oui, osons le dire : je voulais le serrer dans mes bras.

JOSÉ, *retenant son rire.*

- Dans vos bras ! Allons donc ! Dans vos bras, ce grand enfant... C'est drôle, l'image qui me revient : une de vos crises de nerfs, à quatre ou cinq ans. Votre père vous relève du sol, où vous vous tortillez en hurlant. Il vous serre contre lui, vous berce, vous glisse à l'oreille « Je suis là. Tu n'as pas le droit de faire ça. » et à ma grande surprise, vous vous calmez.

Mais Nelson, aujourd'hui... Votre frère, ce si proche étranger, saurez-vous jamais comment il est devenu homme ? Aucune mère ne vous a choyé, Adam ! Aucun père n'a contenu Nelson. Saurez-vous jamais quel geste l'apaise, le libère ? S'il appartient à vous ou à un autre d'accomplir ce geste ?...

ADAM

- Que proposez-vous ?

JOSÉ

- Surprenez-moi à votre tour ! Osez vous mettre à découvert, ne cherchez plus à piéger Nelson ! Il ne tombera pas dans vos bras, j'en doute, mais peut-être tombera-t-il le masque.

ADAM

- Quand ?

JOSÉ, *l'oreille tendue.*

- Tout de suite.

Acte III, scène 2

Nelson entre, les nerfs à vif.

NELSON, JOSÉ et ADAM, puis JOHN (fantôme), puis deux Guerilleros

NELSON, *tremblant de colère.*

- Tomber le masque ! Tu oses employer cette expression ? Tomber le masque, mais c'est précisément ce que tu fais, Carida ! Elle est là, ton humilité de vieillard ? Il est là, ton effacement ?

JOSÉ, *ferme et courtois.*

- Nous devons parler, messieurs, voulez-vous bien vous asseoir ?

NELSON

- Mais de quel droit !...

JOSÉ

- Au nom du peuple. Pardonnez-moi de sortir de ma réserve, mais c'est bien la colère du peuple que je réprime en moi ! Moi, José Carida, coiffeur et fonctionnaire ! Toute une vie dans ce palais, au service de l'Etat, mais je n'oublie jamais d'où je viens ! Mon enfance libre et pouilleuse, dans les ruelles de Brasero... Le peuple tire des rafales à cadences régulières et personne ne l'écoute ! Asseyez-vous.

ADAM, *à Nelson, désignant le canapé.*

- Venez.

NELSON, *à Adam.*

- Encore une de vos mises en scène ?

ADAM

- Plus maintenant ; le cours nous échappe.

Adam s'assoit, puis Nelson.

JOSÉ

- Du temps de Marina, la rue réclamait du pain. Du pain ! Nelson, vous nous en avez distribué à votre accession à la présidence, personne ne vous conteste ce mérite. Il y a eu un vent d'espoir, il y a trois ans ; enfin, chaque homme a pu nourrir sa famille. La rue mange, à présent. La rue mange, mais elle n'est pas rassasiée. Pourquoi ?

Chut !... Vous l'entendez ? Ca gronde de nouveau, devant les grilles... Vérité ! Vérité, voilà ce que le peuple crie. De quoi peut-il s'agir ? Quel fils de John Williamson pourra me le dire ?

ADAM, *stupéfait.*

- Je vous découvre, José...

JOSÉ

- Prenez garde que ce ne soit l'inverse ! Vous esquiviez à votre tour. Vous êtes venu à Brasero porté par une certaine confusion...

ADAM

- Porté par la rue !

JOSÉ

- Sans doute, mais quel était votre objectif premier ? Prendre le pouvoir, ou rencontrer votre frère ?... A quelle vitesse avez-vous renoncé au dialogue ! A quelle vitesse avez-vous trouvé consolation dans la perspective du pouvoir !

ADAM

- Vous vous méprenez.

JOSÉ

- Le pouvoir est très consolant. Moi-même, il y a un instant, je vous demandais à mots couverts un poste de conseiller politique. Au péril de ma vie, disiez-vous ? Qu'importe, on ne risque guère plus de mourir, à mon âge... Au péril de ma vie, peut-être, puisqu'en définitive, vous n'avez rien résolu.

ADAM

- Rien !? Mais la dictature est tombée ! Le peuple l'a emporté !

JOSÉ

- Qu'a-t-il emporté, au juste ? Je résume : vous voulez rencontrer votre frère, vous entendez être reconnu comme victime, exonéré de votre propre violence, désigné comme légitime successeur... Bref, d'un même geste, vous espérez régler tous les contentieux.

ADAM

- J'en rêvais.

JOSÉ

- Hélas, il y a en vous cette indomptable rancœur, cette petite voix qui crie vengeance au risque de tout perdre et avant même l'entrevue, vous doutez de parvenir à vos fins. Que le mauvais frère se défile et il sera puni ! La foule l'attend...

Enfin, vient la confrontation. Une heure durant, vous travaillez Nelson, comme on prend son bâton à un chien : *donne... allez donne...* Mais Nelson ne veut pas lâcher prise ! Vous lui refusez l'accord qui sauve les apparences et ménage l'amour-propre, alors, que pense votre frère ? « Autant qu'il m'arrache ce sceptre ! Ce sera moins humiliant... »

NELSON

- C'est ainsi qu'il m'a piégé.

JOSÉ

- Ce piège est votre œuvre commune et c'est sur vous deux qu'il se referme. Pas de réconciliation, un ferment de haine pour les décennies à venir et surtout, surtout, le peuple oublié. Adam Williamson ! Aurez-vous vraiment plus de plaisir à diriger la Haute Serra que votre frère n'en a eu ? Votre règne sera-t-il plus long ?...

ADAM

- Ne parlez pas de règne ! Parlez de présidence. Je peux tout entendre, j'admets être faillible, mais ne doutez pas de mes intentions : le pouvoir n'a de sens pour moi que s'il m'est accordé par le peuple et librement cédé par mon frère.

NELSON

- Librement cédé ? Vous ne manquez pas d'humour !

JOSÉ, à Adam.

- D'idéalisme, en tout cas. Ce qui vous perd et vous sauve. Voilà l'impasse ! Le peuple vous demande, mais dans l'état actuel des choses, votre frère ne peut qu'accepter bon gré mal gré un dictat. Tournons notre regard ailleurs ! Quelle vérité pour la rue ?

Rumeur au dehors, bruit de métal.

JOSÉ, se tournant vers Nelson.

- Elle arrive, cette fois. La rue force les grilles. Le temps de la raison est fini ! Nelson, vous, avez-vous encore quelque projet pour le peuple ?

NELSON, interloqué.

- Moi ! Moi, que l'on jette en pâture à la foule, j'aurais des projets pour le peuple ?

JOSÉ

- Vous ! Car si vous en avez, la requête d'Adam est illégitime.

NELSON, ricanant.

- Des projets ? Un stade olympique, peut-être ?... Et d'abord, qu'est-ce que ça veut dire, le peuple ? Vous, José, le personnel de ce palais, le cuisinier, les femmes de chambre, les molosses qui ont fui... voilà le seul peuple que je connaisse !

ADAM

- Sans oublier les putes.

JOSÉ, à Adam, très sec.

- Silence !

JOSÉ, à Nelson.

- J'apprécie votre franchise. Nous sommes issus du peuple, oui, mais nous ne sommes pas le peuple. Vous ne connaissez ni Brasero ni sa rue, c'est certain. Votre père...

Les mots restent un temps en suspend, tandis que le fantôme de John prend place juste derrière le coiffeur, qui seul semble deviner sa présence.

JOSÉ

- Votre père se promenait parfois incognito sur le port, dans les docks à la nuit tombée... Brasero, ses odeurs salines... Cette noirceur de charbon, les cornes de brume des cargos, le train crasseux... Les plus belles lettres du président Williamson, peut-être, celles où il évoque sa capitale ! Qu'en savez-vous Nelson ?

NELSON

- C'est une fatalité de naître fils de dirigeant.

JOSÉ

- Oh oui, je n'en doute pas... Fils de dirigeant et enfant de la discorde... Mais le peuple veut connaître la vérité ! Vérité sur la mort d'un chef d'Etat exemplaire ? Non, la rue a déjà son point de vue ; à tort, elle crie à l'assassinat.

ADAM

- A tort et à raison ! Il y a mille façons de détruire un homme ; Marina a voulu et provoqué sa mort.

JOSÉ, à Adam.

- J'entends votre douleur.

ADAM

- Mon père s'est suicidé et il a été assassiné.

JOHN (fantôme)

- Ne t'attarde pas, José...

JOSÉ

- Peut-être. Nous en reparlerons, tous les trois. Mais ce soir, quelle vérité exige le peuple ? Veut-il savoir où sont passés les fonds publics détournés par la présidente ? Il s'en moque !

NELSON

- De quel argent parlez-vous ? Ce pays ne produit que de la rouille !

JOSÉ, ignorant l'objection.

- Veut-il savoir à quoi ressemble le reste du monde, ce monde auquel nous devons nous ouvrir et dans lequel nous risquons de nous diluer ? C'est secondaire ! Même le sort de l'opposition décimée est secondaire ! Adam ! Quelle vérité attend le peuple ?

ADAM

- Il y a eu beaucoup de disparus, au cours des dernières décennies. Des jeunes femmes... Plusieurs générations d'adolescentes évanouies, englouties par les rues sordides des capitales occidentales... Le peuple cherche ses filles, dévorées par les filières de prostitution. La filière de Brasero. Filière d'Etat, sans doute.

NELSON, se dressant.

- Mais c'est odieux ! C'est insupportable !

ADAM

- Je ne vous accuse pas de proxénétisme ! Je mets le doigt sur vos compromissions. Le pouvoir a ses généreux mécènes et, depuis longtemps, votre mère puis vous-même, vous avez fermé les yeux sur certaines affaires.

NELSON

- menteur ! Immonde crapule ! D'où viennent vos milices ? Qui les arme ? Votre petite révolution, qui la finance ? A quel empire comptez-vous souder la Haute Serra ?

ADAM

- Nous verrons dans quelques années ce que deviennent mes alliances. En attendant, vous avez tort de me traiter de menteur ! Des esprits impartiaux se pencheront bientôt sur le sort des disparues.

JOSÉ

- Tiendrez-vous vraiment parole, Adam ?

ADAM

- Pourquoi en doutez-vous ? J'apporte la liberté d'expression, la protection du faible ! Je restaure et je poursuis l'œuvre de mon père !

JOSÉ

- John n'était pas un démocrate à tout crin, mais il entendait l'âme du peuple. Ecoutez-moi, tous deux : votre père tenait la Haute Serra en haute estime, il croyait au pouvoir de l'éducation ! Ecoutez la voix de votre père :

JOSÉ et JOHN (fantôme), *conjointement*.

- «Je connais le jeu des puissances mondiales. La machine à broyer les petits pays s'enrayera sur certains morceaux durs, certaines concrétions de cristal, noyaux d'esprit et de culture, noyaux d'âme. »

JOSÉ *seul*.

- Un visionnaire, Williamson ! Droiture et lumière ! Droiture et lumière en héritage paternel pour vous deux !

John Williamson se fond dans l'ombre. Coups répétés sur une porte, en bas.

JOSÉ

- Allez, il nous faut un président. Il nous faut accorder notre confiance à Adam ; son âme est torturée mais sincère. Debout, Nelson ! Regardez-moi droit dans les yeux : votre mère a déporté, assassiné et vous êtes son fils. Acceptez-le ! Portez vos lignées !

Nelson se lève, livide. Bruits de pas dans un escalier.

JOSÉ

- Les voilà, vous ne les tenez plus, Adam...

JOSÉ, *saisissant la main de Nelson*.

- Etes-vous ému, Nelson ? C'est ma seule question.

Nelson, prostré, ne semble pas comprendre. Les bruits se rapprochent.

JOSÉ

- Etes-vous ému ? Ils approchent ! Votre fin approche, Nelson !

Nelson inerte.

JOSÉ, *le secouant avec force*.

- Réveillez-vous, Nelson ! La mort est là !

NELSON, *s'étranglant.*

- Elle m'aimait !

Il se retourne pour se cacher, laisse échapper un cri de douleur, sort brusquement de la pièce.

JOSÉ

- Elle l'aimait. Pour son salut, peut-être...

ADAM

- Je n'ai pas connu l'amour d'une mère.

Brouhaha dans les couloirs

ADAM

- Je n'ai pas connu l'amour d'une mère et mon frère va mourir.

JOSÉ

- Sans doute. En tout cas, vous ne pouvez plus exiger une passation consentie. Assumez votre rôle, Adam ! Prenez ces clefs !

Il lui lance le trousseau à travers la pièce. Adam monte sur le bureau. Trois guérilleros surgissent dans la bibliothèque, traînant Nelson de force.

ADAM, *bras tendus, voix ferme.*

- Nelson Williamson a abdiqué ! Je suis votre nouveau président !

UN GUERILLERO

- Nous étions inquiets pour vous.

UN AUTRE GUERILLERO

- Et ce salaud allait fuir !

ADAM

- J'ai la situation en main. Lâchez mon frère ! D'ici peu, la justice décidera de son sort.

JOSÉ, *s'interposant calmement, prenant Nelson par la manche.*

- Le peuple a gagné ! Ce soir, nous sommes en démocratie.

Les guérilleros hésitent.

ADAM, *aux guérilleros.*

- Vous avez ma parole : le président déchu sera jugé. Maintenant, faites entrer mes ministres, notre premier Conseil va débiter. Pour tous les autres, rendez-vous place de la Liberté, à la nuit tombée. Oui, tous sur la place dans deux heures !

LES TROIS GUERILLEROS, *se retournant, répercutant l'ordre derrière eux.*

- Place de la Liberté, dans deux heures ! On sort du palais ! La Liberté, dans deux heures... Allez, sortez !

Ils s'éloignent.

JOSÉ, *soupirant*.

- Mon Dieu, que ne dois-je pas faire, à mon âge...

ADAM, *sautant à terre*.

- Conduisez mon frère dans ses appartements, il y restera jusqu'à demain matin. Ensuite, vous accueillerez mes ministres et vous les installerez en salle du Conseil. Je vous rejoins dans un quart d'heure.

ADAM, *à Nelson, posant une main sur son épaule*.

- Remettez-vous tant que possible. Si vous le souhaitez et dès que j'en trouverai le temps, nous parlerons encore, cette nuit. Nous parlerons du passé et nous réfléchirons à votre avenir.

NELSON, *entre rire et désespoir*.

- Mon avenir...

ADAM

- Je vous promets un procès équitable, des observateurs de l'ONU seront présents et je ne vous chargerai pas plus que ce soir. Maintenant, il me reste quinze minutes pour faire le vide en moi, veuillez tous deux me laisser seul.

NELSON, *avec un sursaut d'indignation, retenant ses sanglots*.

- Je suis quelqu'un ! Quelqu'un ! Vous comprenez ? J'étais... Je suis...

Silence. Nelson reste longtemps prostré.

JOSÉ

- Hum... Adam, faut-il vous appeler *Monsieur le président* ?

ADAM

- En Conseil des ministres, il le faudra.

JOSÉ

- En Conseil, donc. Voilà qui est tranché.

JOSÉ, *s'inclinant*.

- Longue vie au président Williamson.

Il sort, entraînant Nelson par la manche.

Acte III, scène 3

Adam s'assied devant le bureau, tire deux lettres de la poche de sa veste. Il déplie la première et la lit mentalement.

ADAM seul. Voix d'outre-tombe de JOHN et de MARINA, puis fantômes de JOHN, de CLARA et de MARINA.

JOHN (voix)

- Compagnon José,

Comme elle me manque, ma nation ! Ma capitale, la nuit tombée... Ses brasiers aux coins des rues ; fûts rouillés ouverts comme boîtes de conserves, remplis de tout ce qui peut brûler... Autant de foyers sous la lune, accueillant leur cercle d'ouvriers, de marins.

Je n'oublie rien ; ni les fumées, ni les visages noirs, ni le grésillement des poissons puants. Tous ces hommes au même bonnet rêche, parlant, riant, chantant... La nuit tombée, le klang-klang des machines, les échappées de vapeur, cette heure où l'on ne sait plus si l'on a froid ou chaud, où l'on enfile sa laine, suant encore.

Charbon ! Charbon des yeux, des mains et de la ville, charbon du port, charbon des âmes. Sacs de jute et morues séchées, barres d'acier moucheté, fouet de la mer, fouet des odeurs, chiures du ciel...

Je n'oublie rien, compagnon José ! Ni ma nation, ni ma ville, ni mes fils. Hélas, je reste sans nouvelles d'Adam. Que puis-je faire, sinon confier son âme au Créateur ?

Parle-moi encore de Nelson ! Tes mots me réjouissent : « il y a du bon en lui ». Si demain il succède à sa mère, coiffe le dignement.

Mon rêve : l'impossible rencontre entre deux frères. Le futur apaisé. Mon rêve : je rentre à Brasero, j'embrasse ceux que j'aime...

Ton ami,

John Williamson

Adam replie la lettre, la range soigneusement et ouvre l'épaisse chemise frappée d'un tampon rouge, posée sur le bureau. Il lit mentalement une note de service.

MARINA (voix)

- Aux services concernés.

Suite à l'intrusion dans ma demeure du fils illégitime du président destitué, suite aux meurtres et actes de violence perpétrés par ce même fils illégitime, ordre d'arrêter dans les plus brefs délais tout membre de sa famille, tout proche, tout individu l'ayant servi ou risquant encore de le servir ou de servir son père. En outre, ordre de détruire la sépulture de la belle-sœur du président destitué.

Marina Williamson,

Présidente de la Haute Serra.

Adam range la note dans la chemise et prend sur le bureau la deuxième lettre tirée de sa poche. Il l'ouvre et la lit mentalement.

JOHN (voix)

- Compagnon José,

On a donc culbuté la tombe de Clara. Notre enfant a disparu, je ne l'aurais revu qu'une fois après son enlèvement. Adam, parti comme une bête sauvage, le couteau à la ceinture et la kalachnikov sur l'épaule... Je n'ai pas la force de me redresser.

JOHN (fantôme), *s'avançant dans la pièce, parlant à voix haute, sans que son fils ne semble le voir ni l'entendre.*

- Ma décision est prise. Je ne mourrai pas exilé loin de ma terre et de mes fils. Je retourne en Haute Serra ; il y a assez de passeurs prêts à risquer leur vie pour quelques billets verts. Celui qui te remet cette lettre se chargera de tout ; il s'est même procuré le serpent dont j'ai besoin.

Je ne te demande qu'une chose, José : être là, à l'heure et au lieu qu'il t'indiquera. Quand la terreur s'emparera de moi, j'ai besoin qu'un proche me tienne la main.

Ton ami,

John Williamson

Adam s'allonge sur le canapé et ferme les yeux. Le fantôme de son père se penche sur lui.

JOHN (fantôme)

- Ce fut ma dernière lettre, Adam. Sais-tu comment je suis mort ?

JOHN (fantôme), *tirant un serpent inerte de son manteau.*

- D'abord, une douleur foudroyante. Très vite, je n'ai plus senti la morsure, mais ce picotement de tout le corps, ce délabement ultime, comme si ma chair baignait dans un vin pétillant... Je me suis senti inspirer, expirer, puis je n'ai plus distingué les deux mouvements.

José tenait ma tête entre ses mains et je me croyais suspendu entre ciel et terre, peut-être déjà mort. J'ai vu du gris. Ce gris des yeux de José. Ces pupilles écarquillées, démesurées, presque captatrices. Il m'a semblé que les deux flaques grises débordaient, se rejoignaient. Qu'elles couvraient le réseau de veinules. Qu'elles s'échappaient en brume.

Je n'ai plus rien perçu d'autre. Ni espoir, ni douleur, ni regret, ni lassitude. Je n'ai pas eu à m'abandonner ou à me résigner ; pour moi, depuis quelques instants, n'existait plus que le gris. Mes muscles se sont relâchés.

Ainsi est mort le président de la Haute Serra. Voici ton heure, Adam. Veux-tu toujours être dirigeant ?

CLARA (fantôme), *interpellant John avant d'apparaître.*

- Pourquoi dire des choses si tristes à notre enfant ?

JOHN (fantôme)

- J'ai souffert.

Clara s'approche, embrasse son amant.

CLARA (fantôme)

- Toi et lui, vous n'aurez pas les mêmes peines, vous ne glisserez pas sur la même pente.

MARINA (fantôme), *les interpellant avant d'apparaître à son tour.*

- La sienne sera plus raide encore !

MARINA (fantôme), *s'avançant face aux amants défunts.*

- Les vivants parlent d'amour et d'amour et d'amour... Dieu que vous êtes assortis ! Clara, ma si jolie petite sœur, un demi-siècle après ta mort, tu restes une statue de chair.

CLARA (fantôme)

- Marina...

MARINA (fantôme)

- Fallait-il que tu rentres si tôt de tes études ? Si tôt, pour ruiner mon couple... Je vous ai vus danser, jusqu'à l'affolement des sens. J'ai pleuré de rage ! Pleuré en vain. C'est comme courir après la vague ; ce qu'elle t'arrache est à jamais perdu.

Votre enfant dort ; il ne connaît pas son malheur. Un singe règne dans l'ombre ! Un singe aux yeux gris qui t'a trahi, John, et que tu prends encore pour ton ami. Jour après jour, il me transmettait tes lettres ! Jour après jour, il attisait ton désespoir, de sa plume douceâtre. Mais... mais que fais-tu, John, avec ce crotal en main ? C'est un rasoir qui t'a frappé.

CLARA (fantôme), *collant sa main sur la bouche de John et répondant à sa sœur, sans animosité.*

- Même à présent, Marina. Même dans l'au-delà, ma sœur blessée, tu ne peux t'empêcher de mentir.

CLARA (fantôme), *prenant le serpent des mains de John et le tendant à sa sœur.*

- Tiens...

Marina attrape le crotal sans un mot.

CLARA (fantôme), *d'une voix presque caressante.*

- Viens, maintenant.

Clara prend doucement le bras de sa sœur et l'entraîne hors de la pièce.

JOHN (fantôme), *se tournant à nouveau vers son fils.*

- Les liens de sang perdurent, quoi qu'il advienne, ne l'oublie pas. Moi non plus, je ne m'attarderai pas ici bas ! Voici enfin ton heure, Adam. Veux-tu diriger ce pays ?

Le fantôme de John sort à son tour. Une clameur résonne au dehors : « Adam, président ! » Adam se lève, ouvre la fenêtre.

ADAM, *se montrant à la foule.*

- Vive la Haute Serra ! Vive la République !

Adam écoute un temps les hourras, puis il salue, referme la fenêtre et quitte la bibliothèque.

La radio reprend soudain, diffusant les commentaires du match.

